

LM

832 18

PAGE 47 CINÉMA

Amour épistolaire

Désireux de reconquérir Fanny (Anna Galiena, photo), dont il est séparé, Jacques aura recours à des lettres rédigées par un tiers, «L'écrivain public» — titre du dernier film de Jean-François Amiguet.



Le film de la semaine de
Freddy Buache *



La manière indirecte

L'écrivain public

De Jean-François Amiguet. Avec Anna Galiena, Robin Renucci, Laurent Gréville, Florence Pernel.

AU terme d'un ultime coup de téléphone à Veronica, dans «Le petit soldat» de Jean-Luc Godard, Bruno la questionne, inquiet de n'entendre à l'autre bout du fil qu'un «je ne sais pas quoi dire» suivi de longs silences indéchiffrables. Alors, brusquement, cédant à une douce irritation, il ordonne: «Dites des mensonges!» Immédiatement, elle retrouve la parole et jette, comme une sorte de litanie: «Je ne suis pas amoureuse de vous. Je ne vous rejoindrai pas. Je ne vous embrasse pas tendrement...»

Les alibis rassurants

Cette rhétorique de la négation manifestée violemment à des fins d'aveu totalement impossible à proférer de manière affirmative et directe participe de l'exacte forme qu'adopte aussi Jean-François Amiguet dès le début et, surtout, à la fin de son film. En effet, au bord de la mer crétoise, en face de Fanny, qu'il vient de rejoindre (ayant vaincu pour elle sa peur des voyages en avion), Jacques, une fois de plus, fuit par la tangente. Il n'ose pas exprimer sans détour son rêve fou de bonheur à deux qui l'a tenné dès l'instant de leur séparation conjugale, fondée sur ce qui renvoie (il le devine inconsciemment) à ses hantises de l'échec, à sa trouille des illusions lyriques, à sa panique après ses propres méprises. Donc, afin de rompre ce

mutisme qui le paralyse chaque fois qu'il ne se donne pas à lui-même la parodie intellectuelle des alibis rassurants, lorsqu'elle propose, d'un sourire: «Dis-moi un dernier mensonge!», lui, tout à coup libéré derrière ce mot refuge, prononce: «Je t'aime...»

Il y aurait de longues analyses à conduire pour comprendre, puis replacer dans le contexte psychosocial de la Suisse romande protestante, ce genre de comportement individuel qui rend malaisée, barrée de chicanes intérieures, la moindre authentique tentative d'approche amoureuse et de serment affectivement scellé. Très vite, l'une des clés du problème serait offerte par «Adolphe» (1816) de Benjamin Constant, ce roman qu'étudie Maurice Blanchot dans un texte justement intitulé «Le malheur des sentiments vrais», qui définit la trilogie d'Amiguet et d'Anne Gonthier, dont ce dernier volet («L'écrivain public») fut précédé d'«Alexandre» (1982) et de «La Méridienne» (1987).

L'espace lacunaire

Jacques et Fanny se sont quittés voici déjà quelque temps, après sept ans de mariage, parce que chacun d'eux a perçu, dans leur couple, une absence de l'essentiel, mais sans parvenir à cerner les contours de cet espace émotif lacunaire. Fanny vit au soleil, travaille sur des chantiers

archéologiques à sonder certains vestiges de la mémoire de l'humanité, ce qui l'engage à profiter de son existence au présent, le passé n'étant que prétexte à des études. Jacques, sérieux et syndiqué, se contente, au contraire, de son métier d'aiguilleur du ciel. Responsable de la circulation au-dessus de l'aéroport, il s'installe dans la tour de contrôle, mais ne monte jamais dans un avion, car il se déclare claustrophobe et laisse, par conséquent, les autres s'envoler au loin... S'il n'a pas réagi très ouvertement au départ de Fanny, c'est parce qu'il a pu (et su) la tenir à portée du regard: elle habite un appartement de l'immeuble en face, qu'il peut épier de son balcon, de la fenêtre de sa chambre, qu'il partage parfois avec l'une des ses admiratri-

ces. Or, malgré la gentillesse de ses très serviables petites amies, il éprouve que l'aiguillon de la jalousie agace encore la blessure de la séparation, impossible à cicatriser.

Proie d'une lâcheté qu'il assimile, sans trop y croire, à de la pudeur corsetée de lucidité, Jacques sent bien qu'au nom d'un profond désir toujours vivace, la conquête de Fanny s'impose. Mais, craignant d'assumer sa passion à visage découvert, il invente le stratagème des lettres, commandées à l'écrivain public, chargé de les adresser à la belle inconnue, soi-disant récemment rencontrée, et repérée ensuite, chaque jour, dans la rue.

Nuances et digressions

Personne, à partir de là, ne

sera vraiment dupe: les trois feindront l'ignorance pour mieux tirer le bon usage des messages livrés selon de fort discrètes observations préalables. Pris au jeu, par suite d'un quiproquo volontaire de Jacques, l'écrivain public entre alors, de manière inattendue, dans le jeu: maître d'un système qu'il sait déstabilisé, puis contraint d'en sortir, sorte d'aiguilleur du septième ciel en faveur de Jacques, il dégage la piste.

L'impénitent soupirant saura-t-il en profiter pour se gagner lui-même en gagnant Fanny?

Le cinéaste ne répond pas à la question parce que son propos ne relève pas d'une morale (forcément ambiguë), mais d'une description des comportements. Il prend le risque de renouer avec le dévoilement de la mauvaise foi par le biais d'une tragi-comédie inscrite dans un cadre classique: son projet, à l'évidence, ne rompt pas les apparences d'une tradition (héritée de Marivaux?) parce que son audace tient aux nuances capables de rendre astringentes certaines digressions de son discours: les chaises du jardin, rassemblées avant la pluie et, dans la nuit, éclairées par le rai de lumière de la porte ouverte du salon, composent un plan que soulignera la mélodie de Schubert et qu'animent deux vieillards accueillants. Cette scène, narrative inutile, capte, dans le mouvement du récit, plus de cruauté que n'importe quel drame à grands effets tapageurs: le romanesque glisse alors du côté de la poésie.

* Freddy Buache dirige la Cinémathèque suisse à Lausanne.



□ AVEC ANNA GALIENA

Jean-François Amiguet tourne «L'écrivain public».